

## Études littéraires africaines

MILKOVITCH-RIOUX (Catherine) et VON TRESKOW (Isabella), dir., *D'ici et d'ailleurs. L'héritage de Kateb Yacine*. Frankfurt am Main, Berlin, Bern, Bruxelles, New York, Oxford, Wien : Peter Lang, 2016, 211 p. – ISBN 9783631678572



Michaëlla Money

Number 43, 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1040951ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1040951ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

### ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Money, M. (2017). Review of [MILKOVITCH-RIOUX (Catherine) et VON TRESKOW (Isabella), dir., *D'ici et d'ailleurs. L'héritage de Kateb Yacine*. Frankfurt am Main, Berlin, Bern, Bruxelles, New York, Oxford, Wien : Peter Lang, 2016, 211 p. – ISBN 9783631678572]. *Études littéraires africaines*, (43), 210–212. <https://doi.org/10.7202/1040951ar>

de l'afropolitanisme, c'est-à-dire d'une Afrique qui n'est pas un lieu géographique mais le foyer de développement d'un nouveau paradigme, la forme d'un autre commencement ? Il n'en reste pas moins que cet afropolitanisme n'a rien d'un retour à l'origine, mais constitue un passage, en harmonie avec « l'éthique du passant » (p. 173-179) que l'auteur veut promouvoir et dont on peut espérer qu'elle fera l'objet d'un ouvrage ultérieur.

■ Laurent HUSSON

MILKOVITCH-RIOUX (CATHERINE) ET VON TRESKOW (ISABELLA), DIR., *D'ICI ET D'AILLEURS. L'HÉRITAGE DE KATEB YACINE*. FRANKFURT AM MAIN, BERLIN, BERN, BRUXELLES, NEW YORK, OXFORD, WIEN : PETER LANG, 2016, 211 P. – ISBN 9783631678572.

Dans *Les Testaments trahis*, Milan Kundera prêtait à Max Brod l'invention de la kaffkologie, soit d'une exégèse qui, à force de s'éloigner toujours un peu plus de l'œuvre de Kafka, avait fini par se développer de manière autonome. Ainsi, au lieu de considérer cette dernière comme une œuvre d'art, la kaffkologie s'applique à y déchiffrer les messages politiques, religieux, philosophiques qu'elle souhaite y voir. Voilà plusieurs années que la katébologie a fait de même avec l'œuvre de Kateb Yacine. Cette dernière est donc régulièrement remise sur le métier en fonction des messages que l'on souhaite lui faire porter. Actualité géopolitique oblige, c'est un Kateb migrant que nous propose aujourd'hui le livre que viennent de faire paraître Catherine Milkovitch-Roux et Isabella von Treskow.

Le recueil s'ouvre sur une séquence témoignage suivie d'une discussion réunissant des proches de Kateb, comme son ami Benamar Médiène et sa sœur Fadila Kateb, ainsi que les universitaires Yamilé Ghebalou-Haraoui, Ahmed Ghouati et Naget Khadda. Cette première partie du livre, délibérément émotionnelle, exclut par conséquent tout regard critique. C'est pourquoi les témoignages de Benamar Médiène et Fadila Kateb recomposent l'itinéraire légendaire de Kateb Yacine à partir de faits bien connus, sans en faire ressortir les aspérités. La discussion, intitulée « Autour du théâtre, du cinéma et de la littérature », peine à sortir de l'anecdotique. Il faut signaler, cependant, le beau témoignage de Hans Jordan, le fils de Kateb Yacine, dont la tendresse, la gaieté tranquille et la gravité pudique – en un mot l'amour – sauvent à eux seuls cette première partie un peu ennuyeuse. Un album photos de Kateb Yacine en Auvergne offre au lecteur le loisir de contempler Kateb au milieu

des moutons, Kateb au milieu des champs, Kateb en promenade, Kateb jouant au tennis, Kateb avec ou sans son chapeau. Ironie de cette séquence : Paule Giraud, à qui nous devons la constitution de l'album, cite ce cri de soulagement de Kateb : « Personne ne viendrait me trouver ici !! C'est l'incognito le plus total (p. 53) ». Il faut croire que le besoin de faire des livres, y compris sur les détails les plus intimes de la vie des hommes, aura eu raison de cette parenthèse de discrétion. Nous le savons maintenant ! cet écrivain aimait aussi la confiture et les promenades en Auvergne.

Naget Khadda ouvre la seconde partie du livre, composée d'une suite d'articles sur le thème de la migration. Le sien nous rappelle l'importance de la geste mythique des Beni Hilal dans l'œuvre de Kateb Yacine. Il récapitule utilement la façon dont la critique fascinée a constitué une mythologie autour de l'œuvre et de la figure de Kateb, au risque, comme le souligne très justement Naget Khadda, de se montrer indifférente aux conditions de production des textes. À lire un constat si lucide et pertinent, on ne peut qu'être déçu de voir que l'auteure, bien que plaidant pour un changement de grille de lecture, privilégie la piste d'une littérature-monde inspirée des travaux de Glissant et Chamoiseau, tout en expliquant que la critique n'a pas encore élaboré les instruments conceptuels nécessaires pour la penser. Non seulement cette assertion peut laisser sceptique au regard de l'existence de travaux qui ont fait date (*La République mondiale des lettres* de Pascale Casanova, pour n'en citer qu'un), mais on pourrait en outre souligner que cette grille de lecture a bien, elle aussi, ses limites et porte à la mythologie tout autant que les études postcoloniales. À la suite de Naget Khadda, Julia Blandfort, Catherine Milkovitch-Rioux, Ahmed Ghouati, Ismaïl Abdoun et Charles Bonn s'efforcent – c'est le projet de l'ouvrage – de nous faire comprendre que la migration est un trait dominant de l'œuvre de Kateb, en déclinant le terme de toutes les façons imaginables. Leurs efforts ne sont pas vains, mais la façon dont le thème est traité chez les uns et les autres est si disparate que l'obligation de se rattacher à la migration apparaît rapidement comme une véritable contrainte, pesante et contre-productive. Au lieu de donner une idée de la façon dont la migration travaille l'œuvre de Kateb, le recueil propose des interprétations portant sur des éléments divers associés – avec plus ou moins de bonheur – au thème de la migration, elle-même interprétée différemment selon les articles. Aux lecteurs particulièrement intéressés par ce thème, signalons que dans un chapitre de l'ouvrage collectif dirigé par Beïda Chikhi et Anne Douaire-Banny (*Kateb Yacine au cœur d'une histoire polygonale*,

2015), Juliette Morel proposait une « lecture géographique » de l'œuvre de Kateb plus rafraîchissante, peut-être parce que plus poétique et donc plus audacieuse.

Cet acharnement à vouloir demeurer coûte que coûte au plus près de la notion de migration s'avère disproportionné dans la troisième et dernière partie du recueil, qui ne considère la migration que sous l'angle des expériences de vie des auteurs qu'elle évoque : Hélène Cixous pour Isabella von Treskow, Boualem Sansal pour Marina Ortrud M. Hertrampf et les écrivains beurs pour Adelheid Schumann. Le lien avec Kateb Yacine est alors celui de l'héritage, mais l'évocation de quelques héritiers littéraires de l'auteur débouche sur un panorama somme toute assez attendu.

■ Michaëlla MONEY

MOURALIS (BERNARD), *THÉO ANANISSOH, SONY LABOU TANSI, AMÉLA ET MOI : LECTURE DE « LE SOLEIL SANS SE BRÛLER » DE THÉO ANANISSOH*. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. CLASSIQUES POUR DEMAIN, 2017, 204 p. – ISBN 978-2-343-10926-8.

Dans cet ouvrage à la croisée de l'essai, de l'analyse littéraire et des souvenirs autobiographiques (fondés sur les rencontres et relations réelles des quatre personn(ages) évoqué(e)s par le titre), Bernard Mouralis propose une réflexion qui prend appui sur un « phénomène de surgissement » (p. 138), éprouvé à la lecture du dernier ouvrage de Théo Ananissoh, *Le Soleil sans se brûler* (Tunis : Elyzad, 2015).

Il nous invite toutefois à lire son ouvrage comme une « étude d'histoire littéraire » (p. 44). La première partie, empruntant le sillon de la réflexion portée par le roman, s'interroge ainsi sur une « réévaluation en baisse » – expression récurrente – de l'œuvre de Sony Labou Tansi. Reflétant les débats qui jalonnent le roman de l'écrivain togolais, l'universitaire pointe cependant un paradoxe éclairant en rappelant les écarts entre l'œuvre publique du Congolais, « star ou caution de la Francophonie instituée » (p. 87), et son œuvre « invisible » (p. 73), « privée – poèmes, essais, lettres » (p. 86), notamment mise en lumière par Nicolas Martin-Granel. Le roman n'est donc pas un « anti-hommage » à Sony Labou Tansi, comme on a pu le prétendre. Même si la subjectivité et l'absence de rigueur académique sont de mise dans cet ouvrage, on a l'impression d'une dichotomie entre les pans de l'œuvre sonyenne : celle-ci tient pourtant simplement aux genres employés (roman et théâtre d'un côté, poésie et écrits plus intimes de l'autre), tout